

JUIN 1982.

Je venais d'avoir douze ans, j'étais un confetti. Celui qui reste au fond du paquet quand la fête est finie.

Comme chaque année, deux manèges avaient été installés en bas de chez nous, les mêmes depuis toujours : un carrousel à deux étages et la chenille Tempête, avec la même femme dans la cabine qui parlait sans enthousiasme dans un micro dont l'écho s'abîmait dans le ciel de Wissembourg : « Allez, allez, c'est parti mesdames et messieurs, le troisième ticket est gratuit... », puis elle remontait le son du disco, *Born to Be Alive*.

Ma mère m'avait promis un tour ou deux, et un troisième gratuit, mais ce n'était pas le jour. Pas le temps de décrocher le pompon, car nous avions rendez-vous chez un médecin, à Strasbourg.

N'étant pas souffrant, j'étais déçu de sa volte-face. Pas de fièvre, pas de mal de gorge. Rien. J'avais eu la varicelle, la rougeole, les oreillons, toutes les maladies infantiles possibles et imaginables, un traumatisme crânien, un nombre respectable de gastro-entérites et de rhumes, une entorse, un bras cassé, j'étais même hypermétrope – ce qui signifiait, dans ma petite tête d'adolescent, que je n'avais jamais vu le métro parisien. Le numéro de SOS médecins, scotché sur le frigo, avait souvent servi. Mais ce jour-là, c'était différent. Mes parents, qui de toute façon ne me parlaient pas, ne m'avaient pas donné de détails, il fallait y aller, c'était tout.

Il faisait lourd, mais ma mère m'avait habillé comme pour la messe. Un pantalon noir, un pull qui piquait la peau, même à travers une chemise. Une vraie punition. Elle avait lacé mes souliers, toujours trop pressée pour me laisser les nouer seul. Je faisais les choses trop lentement ou trop vite. J'étais atone et bon à rien.

Quand je passai devant les manèges, la dame de la cabine se dandinait comme à son habitude sur *Born to Be Alive*.

*Dépêche-toi Mariano, on va rater le train.*

Le wagon de seconde classe était presque vide. Un vieil homme, assis trois places devant nous, lisait son journal. Ma mère avait le visage figé. Son sourire n'existait plus. J'avais la certitude d'en être la cause. Je me disais qu'un enfant sait toujours ce qu'il y a dans les yeux de sa mère, et moi, derrière ses lunettes noires et son rouge à lèvres, je ne voyais que de la tristesse. Ses cheveux blonds tirés en arrière lui donnaient un air austère, comme celui de ma prof de sciences naturelles. Sous ses robes, elle portait toute l'année des collants qui cachaient ses jambes, même quand il faisait très chaud.

*Mariano, ne dérange pas le monsieur, s'il te plaît.*

Dehors, il pleuvait, mais la température restait étouffante. J'ai regardé le paysage en prenant soin de ne penser à rien. Après une heure de voyage, nous sommes arrivés chez le docteur Fuchs. Son cabinet était installé place Broglie, près du lieu de travail de ma mère. Sur une plaque dorée, à côté d'une double porte verte très lourde, était gravé le mot « orthophoniste ».

Dans la salle d'attente, les autres enfants mesuraient deux têtes de moins que moi. Ils dessinaient sur de grandes feuilles. Le médecin affichait ensuite les œuvres sur les murs, après y avoir inscrit le prénom de l'artiste en herbe et la date de création.

*Mariano, dessine quelque chose, au moins.*

Ce ne sont pas les coloriages des enfants qui ont attiré mon attention, mais un poster. Deux gamins étaient assis sur un ponton, ils regardaient la mer. Dans une bulle, il était écrit : « Qu'est ce que tu veux ÊTRE quand tu seras grand » ? Le deuxième répondait : « HEUREUX ».

Ma mère ne feuilletait pas les magazines empilés sur la petite table basse, comme les autres parents. Elle restait immobile derrière ses lunettes, décroisait ses jambes de temps en temps en soupirant.

L'après-midi était déjà bien entamé lorsque notre tour est venu. Le docteur Fuchs portait un jean et une chemise blanche, il avait l'air d'un présentateur d'émission de télévision. C'était un homme souriant, bronzé, avec une voix douce pour parler aux enfants. Il s'est excusé du retard et nous a demandé de prendre place.

*Mariano, assieds-toi là.*

Après les questions d'usage – nom, prénom, adresse –, il m'a proposé de faire des tas d'exercices, de résoudre des problèmes, de lire des pages pleines de pièges pour personnes comme moi. À la fin, à cause de la fatigue et de la chaleur, je voyais flou. Fuchs a dit à ma mère que j'avais des difficultés pour identifier l'orthographe, que je ne pouvais pas utiliser les mêmes méthodes qu'elle et lui pour apprendre le français. Il a dit, en articulant bien chaque syllabe, peut-être pour éviter d'avoir à répéter ce mot que j'entendais pour la première fois, il a dit que j'étais *dyslexique*. Il y eut un long silence d'incompréhension. Il s'est tourné vers moi, comme si je venais de vivre un drame et que j'avais besoin de réconfort, il me proposa un bonbon, comme un médicament contre la peur. J'en ai choisi un bleu dont j'ignorais le goût, de la même couleur que ses grosses lunettes. Puis, il a ajouté sans reprendre sa respiration, sur un ton étrangement calme, que je devais revenir deux fois par semaine, que ça pourrait durer plusieurs années, qu'à partir de maintenant, je devais faire preuve de beaucoup de courage pour surmonter tout ça, qu'il fallait devenir une sorte de héros. Je n'ai pas compris pourquoi. Je me sentais mal, j'avais honte. De toute évidence, la situation était grave. Il a interrogé ma mère des yeux. Elle n'a rien dit, elle a remis ses lunettes noires, comme si elle contestait le diagnostic du spécialiste. Elle a fait un chèque et nous sommes partis.

*Allez, viens, Mariano.*

Dans le train du retour, je crois qu'elle a fait semblant de dormir. Le soleil était revenu. J'ai enfin enlevé mon pull et j'ai regardé le paysage qui scintillait après la pluie. C'était beau.

J'aurais bien aimé qu'elle me serre fort dans ses bras, qu'elle m'embrasse sur le front, mais, en rentrant chez nous, elle alla s'enfermer dans la salle de bains un long moment. C'était l'endroit où elle pleurait. Je me suis réfugié dans le placard de ma chambre, avec notre chien, pour pleurer moi aussi. J'étais tout le contraire d'un héros. J'ai pensé aux mots du docteur Fuchs, et puis surtout à ce poster des mômes sur le ponton, devant la mer. Ce jour-là, j'ai supposé que l'on ne pouvait pas être heureux et dyslexique en même temps.

## PARTIE 1

### 5 JUIN 1983, WISSEMBOURG.

Il est tôt pour un dimanche. Je descends l'escalier pieds nus, doucement, pour ne pas faire craquer les marches en bois. La fraîcheur de la nuit est encore présente au rez-de-chaussée de la maison. Je suis fatigué. Je n'ai dormi qu'en pointillés, me retournant cent fois, m'enroulant dans ma couette car j'avais trop froid, puis trop chaud. Depuis que ma mère est partie, il y a un an, quatre jours après ma visite chez le docteur Fuchs, le sommeil et moi, ça fait deux. Je me souviens bien de cette journée, parce que c'était le dimanche de la finale de Roland-Garros remportée par le Suédois Mats Wilander face à l'Argentin Guillermo Vilas.

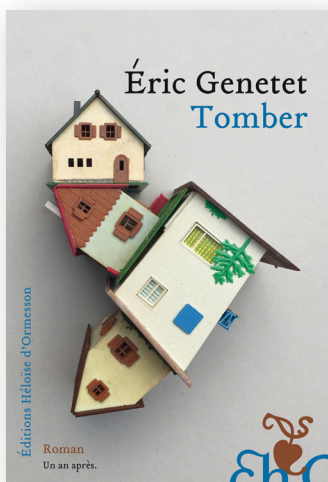
On n'a jamais revu ma mère. C'est peut-être à cause de ma maladie, je ne sais pas. On ne peut pas vivre avec un enfant comme moi? On ne peut pas me parler? On ne peut pas continuer sa vie avec moi, s'enfermer avec moi? Je ne connais pas les réponses à ces questions, mon père ne m'a jamais reparlé de dyslexie.

Je ramasse les canettes de bière en aluminium que mon père a déformées en les serrant dans ses poings et laissées sur place avant d'aller ouvrir la suivante. Il y en a une quinzaine éparpillée entre la cuisine et le salon. Dago, notre vieux berger des Pyrénées, qui a d'abord pensé à un jeu matinal, remue la queue sans trop y croire. C'est un mâle à poil long couleur fauve, de taille moyenne. Il passe son temps à manger et à dormir. Une vie que je lui envie souvent, une vraie vie de chien, ou de grand-mère.

La mienne ne supporte ni les animaux ni la plupart de ses contemporains. Mamie Henriette est un personnage baroque, tendance paranoïaque et mythomane, elle a la manie de tout vouloir contrôler, surtout les menus et les heures des repas pendant lesquels elle raconte des histoires à dormir debout; elle affirme que, dans sa jeunesse, elle a fait la rencontre d'un grand guitariste de flamenco, Mariano Ruiz de la Roya. Tout le monde savait que c'était faux, mais mon père n'osa pas s'opposer à la farouche volonté d'Henriette lorsqu'elle décréta que je porterais alors le prénom de son premier amour, même si ça n'allait pas du tout avec Pfeiffer, notre patronyme. Mon goût pour la musique ne vient pas de là non plus, comme Mamie Henriette le prétend, mais du simple désir de ma mère de voir son fils pratiquer sérieusement un instrument. À huit ans, j'ai commencé par le piano, comme elle, avant de trouver une vieille guitare Fender dans le grenier de notre maison et de m'y attacher comme au meilleur ami que je n'avais pas encore.

Assommé par la quantité d'alcool ingurgitée, mon père dort au premier étage. Dans une heure ou deux, il sortira de sa chambre, blanc comme un linge, piétiné, souillé comme le carrelage d'un bar de nuit. Nous ne parviendrons pas à communiquer avec des mots, je le crains. C'est comme ça depuis que ma mère l'a quitté.

Sa carcasse, sa carapace, est marquée comme s'il revenait de la guerre. Ses cheveux ont grisonné d'un coup il y a un an. Sa peau boursoufflée sur sa belle gueule de légionnaire accentue son air fiévreux. Désespéré. Cafardeux. Il a quarante ans, mais il fait bien plus. L'homme solide qui résistait à toute épreuve, celui que rien ne pouvait briser aux yeux de tous a lui aussi disparu. Il est plongé dans une tristesse profonde et inexorable. Je pourrais lancer un avis de recherche: sur son portrait-robot en noir et blanc, accroché partout dans la ville, il ressemblerait à un malfrat, pas à un policier.



Éric Genetet, *Tomber*

Roman

160 pages | 16 € | ISBN 978-2-35087-358-9

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)